

The background is a vibrant, abstract collage of various colors including red, orange, yellow, green, blue, and pink. The textures are layered and painterly, with some areas appearing more saturated than others. In the center, there is a faint, vertical, reddish-pink shape that resembles a stylized human figure or a column. The overall composition is dynamic and visually rich.

SABRINA CALVO
APRÈS LE MATIN

LA VOLTE

APRÈS LE MATIN

Sabrina Calvo

**APRÈS
LE MATIN**

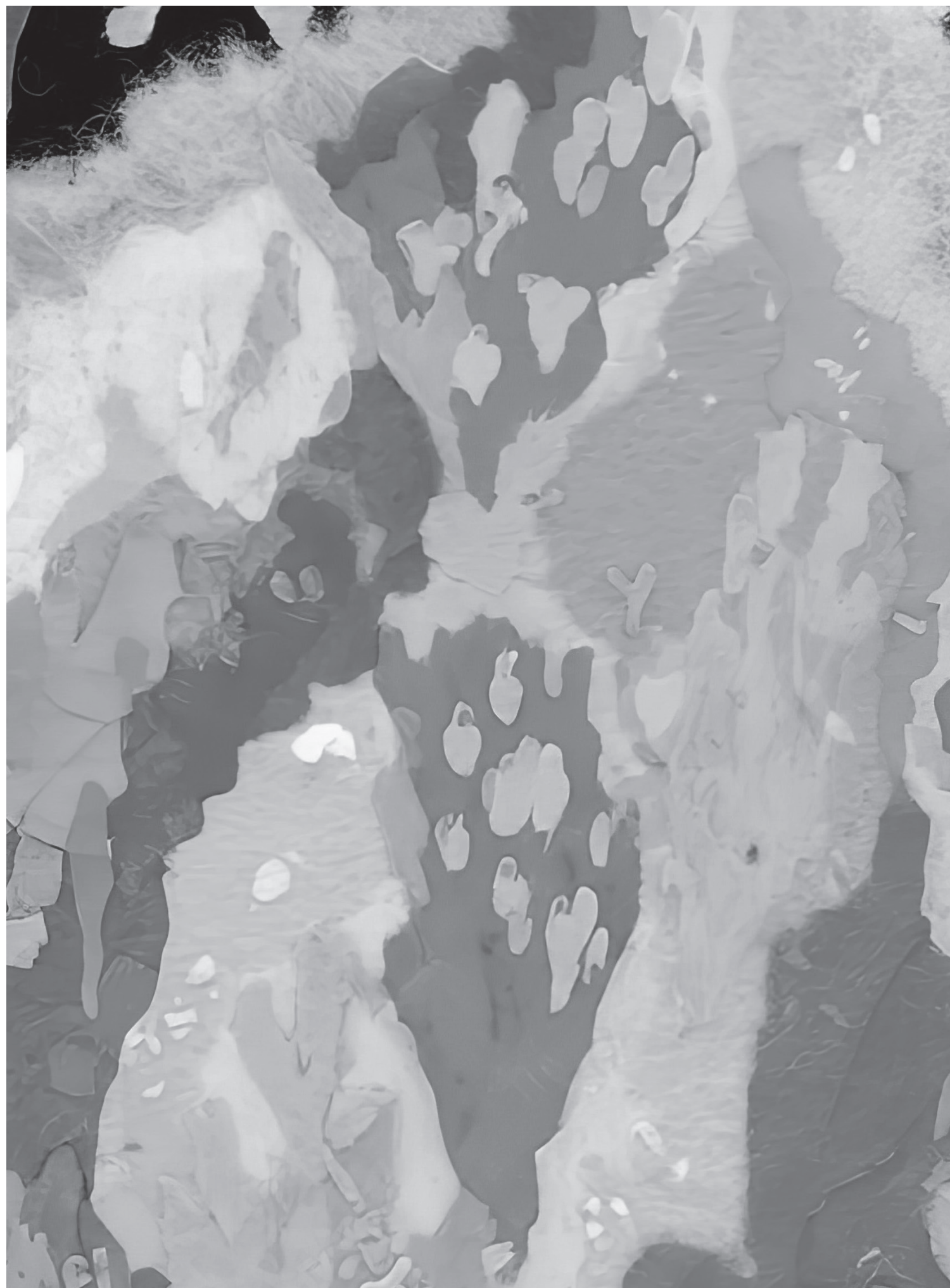
recueil

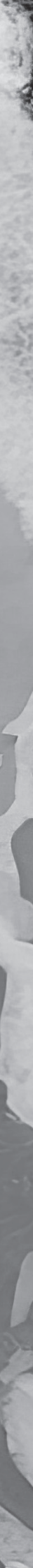
LA VOLTE



*Fidèle et vrai
Espoir, pur tel cristal
Et chagrin coule hors mon cœur
Quand les fleurs naissent sur terre*

Virginia Astley, Darkness Has Reached Its End





Reine du ciel étoilé, laisse-nous chanter
la naissance de ton ressac. Et sur cette lyre
des vagues, invoquer ton soupir.

Ton souffle – à l’infini, vastes flots
remués de ténèbres, abîmes d’où remontent
nos cauchemars. Constellée de nuit ta houle
cherche un rivage où s’effondrer.

Mais l’horizon ne décroche pas.

À la surface, échouées sur les crêtes
émergeant du limon, tes enfants sont nées.
À jamais livrées aux remous des montagnes
et vallées creusées dans la glaise salée :
tes enfants sont nées.

À la dérive nous avons appris à tenir
ensemble pour ne pas sombrer. Encordées
de ruines nous tissons notre vie pour
honorer ta présence.

Au coquillage nous offrons ces mains
pour dénouer tes lacets.

déliance



La neige apaise tout, on dirait qu'elle porte en elle le silence ou, plutôt, que dans l'espace qui sépare deux flocons, entre les flocons, il y a le silence.

Jón Kalman Stefánsson

ein

Si je voulais éviter la mort de Sno dans les prochaines heures, il fallait que je me trouve un nouveau frigo.

tveir

Sno est tombé un dimanche matin. J'étais allongée sur la terrasse de l'immeuble, des crayons entre les doigts de pied pour faire sécher mon vernis vert. Je crobardais le champ de lave barbouillé de gris et de noir et de marron et d'ocre, comme dans une peinture de Georg Gudni. Mon voisin crânait sur sa terrasse torse nu devant un barbecue chromé, déblatérant des chants de codeur en ode aux fractales du paysage. Il me parlait de cette usine qui venait d'ouvrir pas loin du lac, sans pollution apparente. Il pensait que ce n'était pas une de ces fabriques d'aluminium, personne n'avait vraiment compris ce dont il s'agissait mais des officiels avaient parlé de jobs et de je sais pas quoi, alors tout le monde était content. Je l'écoutais à peine. Un petit vent s'était levé, mes poils de bras l'accueillaient en soupirant. J'appréciais l'air portant le soufre. La température estivale épousait ma triste peau. Pour une fois, j'étais bien.

Et Sno est tombé. Dans un de ces moments de grâce où le monde semble enfin vivable, entrevu depuis l'armure qui me servait de corps. J'ai vu le mouvement fugitif, minuscule oscillation. J'ai levé les yeux

pour voir disparaître un fragment de nuage noir, nuée presque, miroir qui s'effaçait aux mains du vent. Dans un flou, Sno est descendu pour se poser doucement au sommet de mon orteil. Il y est resté immobile, cristallin, reflétant le soleil en multiples géométries. Je n'osais pas bouger. Cette dentelle fragile semblait tenir par miracle en équilibre sur ma peau. Le monde s'évanouissait, fondue de pastel informe. Tout prenait corps autour de Sno, plus réel, plus défini, toujours plus présent. En cet instant, une connexion s'est faite, tendre, entre cette petite chose et moi.

C'était un flocon gras et délicatement dessiné. Je pouvais en deviner les détails, les tendres structures, pointes et creux tissés de blanc. Un labyrinthe dont mes pupilles corrigées par deux couches de verres pouvaient emprunter librement les travées, les impasses, les croisements. Véritable topographie céleste d'un pays que je ne connaissais pas, miniature aux profondes perspectives. L'illusion, si c'en était une, me semblait plus vraie que n'importe laquelle des montagnes au loin, bosses dans le gruyère de la pierre volcanique. Tout m'était familier dans ce dédale. Un écho de ma propre physicalité, comment je percevais ce réseau de nerfs en moi, de veines, d'irrigation subtile d'énergie, paquet d'informations, de vœux, de désespoir roulés ensemble en loukoum farci.

Dans l'ombre fraîche de l'appartement j'ai sautillé à cloche-pied jusqu'au salon, attrapant au passage une feuille vierge. J'y ai déposé Sno. J'ai vite compris que je ne pouvais pas le garder sur le balcon à cause de ces foutus oiseaux et j'allais voir fondre Sno – l'été ne voulait pas finir alors que pouvait bien devenir un petit flocon dans ce monde de chaleur ? C'était assez fou déjà, de voir tomber un flocon en août, mais encore plus fou de le laisser disparaître sans rien faire. Je lui ai donné un nom, dans mon patois natal. Je lui ai fait un nid dans le bac

congélation du frigo mais il y faisait de plus en plus chaud. Je pouvais voir mes rations se rabougir, pourries. Des glaçons nageaient dans la pataugeoire de leur propre vie, et Gummi le concierge m'avait confirmé que les frais de remplacement étaient à ma charge, nouvelle politique du proprio.

prir

Je ne me suis jamais vraiment préoccupée de la place d'un frigo dans ma cuisine ou de sa place dans ma vie. À mon arrivée dans cette petite banlieue à douze kilomètres de Reykjavik, j'avais emménagé dans un appartement vide, un entresol sombre au plafond bas plein de moulures et de meubles en bois de grand-mère. Le frigo était déjà là, hiératique en le salon, c'était écrit dans le bail : sont compris murs, meubles de grand-mère et frigo. Gummi avait tenté de m'expliquer pourquoi les frigos ici étaient si gros, trop pour rentrer dans la cuisine. Moi je n'avais rien écouté – il était trois heures du matin, en juin, épuisée, je m'étais perdue dans le spectacle d'un rayon de soleil en pleine nuit. Je n'ai pas l'attention facile quand je capte un reflet.

Pour une graphiste qui n'a jamais su faire la cuisine, un frigo c'est un placard rempli d'étagères trop petites. Je comprenais mal les subtiles manœuvres de thermostat et j'avais rapidement remarqué un ramollissement constant de toutes les denrées périssables et périssantes, ces amalgames que j'avalais sans cérémonial – rien que le glouglou de l'estomac digérant le plastique d'une nourriture mourante, morte. Cette fonte des glaces à la vanille m'obsédait, je ne pouvais pas vivre sans mes pots, sans mes glaçons ou sans pain de mie d'une texture d'éponge moite. On ne peut pas dire que mon mode de vie était sain. Mais je crois qu'au point où j'en étais, je ne me souciais plus guère de ma santé. Ici, on est toujours prête à mourir seule.

Quand après mes heures de boulot à l'agence publicitaire je bossais le soir sur des paysages à l'aquarelle, je me laissais doucement bercer par le ronron de ce compagnon trop encombrant. Le frigo avait toujours fait un drôle de bruit, de longues plages de silence interrompues par de violents accès de toux qui résonnaient dans l'appartement. Il pouvait décrocher à tout moment de sa quiétude pour exploser en série de rots, de pets, de refroidissements malades, éternuant goutte à goutte dans la misère de ma vie. Mes lignes et ma concentration épousaient le contour de son arythmique respiration. Dans ces espaces, je pouvais encore m'entendre penser. Et ce que j'entendais ne me plaisait pas. Une angoisse de fin du monde me tiraillait en permanence. Je n'avais qu'un souhait : virtuellement, me trépaner.

J'avais peur, de tout. J'avais fui le quotidien de la grande ville, la banlieue me semblait être le dernier havre de paix où trouver un équilibre pour observer le monde sombrer.

Depuis vingt ans, je vivais dans une angoisse permanente de l'effondrement. Mon corps tout entier avait fait bloc contre le réel, mes poings serrés, mon système fermé contre toute atteinte extérieure. J'étais forteresse. Je ne me sentais plus, j'avais perdu le contact de l'autre. Ma peau : écaille, carapace, sédiments. Les sensations avaient fui. Ne restait qu'une plainte douce, écho d'un récital pastoral dont j'avais oublié tous les arbres, tous les nuages. J'étais falaise face aux ténèbres, et sur mes feuilles étroites, je continuais à creuser cette tombe où mon corps devait un jour reposer.

fjörir

Dans les allées sans issue d'un dépôt suédois, j'ai cherché un frigo qui me ressemble. Un frigo pas cher. Un frigo qui a du mal à se tenir droit, qui a perdu la chaleur de sa famille mais qui sait se remplir

de pizzas, de glace à la vanille. Peine perdue : tout était trop droit, trop musclé, trop snob. Je suis quelqu'un de simple et je voulais que mon frigo le reflète. Juste la place de mettre les repas de la semaine, compartimentés, au frais. Et qui s'allume quand on l'ouvre, c'est important. J'aime sentir cette lumière sur mon visage quand j'ouvre la porte. C'est comme un câlin, avant de me remplir.

J'ai fini par trouver une approximation de cette perfection nue. Juste une esquisse, vraiment, un trait noir sur un horizon de logos multicolores. C'était un petit cube tout ringard, comme ces coolers qu'on trouve dans les vieux pads à partouze de Las Vegas. Assez petit pour contenir ce dont j'avais besoin – il fallait que je m'organise un peu – et un compartiment congélation assez grand pour que Sno ait la place de respirer, de s'épanouir. L'équivalent de cette pelouse pour les caniches d'appartement de Gummi. Il ne coûtait pas très cher : le prochain loyer, mais je n'avais pas de quoi payer la livraison. C'était pas très grave, j'étais amoureuse de ses courbes élégantes et de son nom qui sonnait comme la promesse d'un futur : VITAX.

J'ai demandé à mon voisin d'aller le chercher dans son truck. J'ai ridé à côté du Vitax sur le chemin du retour, comme un chien avec la fenêtre ouverte. J'étais contente d'avoir un nouveau frigo, contente de sauver la vie de Sno. J'espérais juste ne pas le retrouver tout fondu en revenant. Imaginer cette petite flaque me faisait chialer dedans, je crois pas que j'aurais pu survivre à ça. C'était trop. J'avais décidé de mettre tout ce qu'il restait de bon en moi dans ce projet, tous mes espoirs qui se délitaient lentement au contact d'un monde qui sombrait tous les jours un peu plus dans l'absurdité. Un bateau d'hystérie coulé, et je voulais nager le plus loin possible. Sauver Sno me donnait assez d'air dans les poumons pour pas me noyer comme une merde.

fimm

Tous les matins, j'allais vérifier le bac du Vitax pour voir si Sno vivait toujours. Parfois timide, je le prenais au bout de mon doigt. Tout en lui s'ouvrait à ma présence, même si, de peur de le brûler par ma simple chaleur humaine, je ne pouvais le sortir que quelques secondes par jour. Posé sur une de ses pointes comme une danseuse de ballet en tutu trop grand, il tournait quand je soufflais et ses ramifications étincelaient. De ce mouvement subtil ruissela bientôt un son aux accents impossibles. Sno semblait comprendre mon désir de créer et me donnait à entendre sa sensible cartographie, sa mélodie – incantation ambiguë que je continuais à fredonner sous la douche quand sur mon corps le savon semait des bulles de lait.

Allongée sur mon lit dans le noir, je pensais à nos jeux ensemble, mon corps mouillé tremblant sous un drap sans fin. Je m'imaginais couverte de lui, couverte de Sno, et tous mes pores s'ouvraient à l'idée de le sentir courir sur moi. Ça interrogeait tout. D'où je venais, où se rendait ce corps que je n'avais jamais compris. J'avais soigneusement évité les avances du monde, je n'avais pas voulu livrer ce parchemin aux yeux, aux doigts. Il n'y avait ici aucune trace, hormis la cicatrice qui ouvrait encore sur mon ventre rond l'endroit où plusieurs médecins avaient sorti quelque chose dans mon enfance, une excroissance que je n'avais jamais vue mais qui m'aurait été fatale.

Travailler me semblait fastidieux. Je restais longuement devant mes illustrations, sans bouger, sans ciller, même. Frôlée par la poussière, ivre au moindre courant d'air, l'infime déclenchait chez moi une vibration. Tombait de mes lèvres l'hymne d'une contrée lointaine – résonance entre toutes les roches d'ici, en le labyrinthe où mon murmure, à peine, se voilait d'une moire – mais déjà je perdais la mélopée. J'avais

dérivé et je savais qu'il me faudrait braver les périls, franchir les fossés pour retrouver la trace de ces merveilles déliées qui évoquaient la fluidité du libre. La vie qui reprenait ses droits en moi, moi qui n'y croyais plus, qui n'y avais jamais vraiment cru. Existait-il un monde en travers de tous les autres, un qui ne fut pas simplement dessin ?